



HAL
open science

Abîmes du terrain : impensés, indicibles

Nadège Ragaru

► **To cite this version:**

Nadège Ragaru. Abîmes du terrain : impensés, indicibles. Critique Internationale, 2023, 2023/3 (N° 100), pp.129-138. 10.3917/cii.100.0129 . hal-04203718

HAL Id: hal-04203718

<https://sciencespo.hal.science/hal-04203718>

Submitted on 21 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Abîmes du terrain : impensés, indicibles

par Nadège Ragaru Sciences Po, CERI, CNRS, Paris, France.

In: Critique internationale, 2023/3, n°100, p. 129-138.

Les enjeux de réflexivité, de déontologie et de sécurité dans l'enquête de terrain font désormais partie du vadémécum des sciences sociales au-delà des partitions disciplinaires. Il n'est d'article publié dans des revues à comité de lecture, de mémoire de master ou de thèse de doctorat qui ne reconstitue les modalités d'accès aux terrains, les conditions de réalisation des observations et de production des données, ainsi que les dilemmes méthodologiques et éthiques rencontrés dans le processus de recherche. Des questions telles que la subjectivité des chercheur-es, les rapports de pouvoir, les affects engagés dans la pratique ou l'ébranlement des catégories morales sous l'effet de l'expérience ethnographique ont donné lieu à des réflexions méthodologiques salutaires¹. Qu'un terrain long, fût-il mené auprès d'enquêtés « répugnants », puisse susciter des émotions justiciables d'un travail d'objectivation est acquis². Que les attachements nés de ces immersions soient coproducteurs de savoirs comme de leur cadrage, aussi. Plus timidement, les violences sexistes ou sexuelles sur le terrain commencent à faire l'objet de témoignages et de travaux de recherche³. Désormais, toute une littérature interroge « le transmissible et l'intransmissible de la pratique ethnographique », pour reprendre le titre d'un dossier de la revue *Terrains/Théories*⁴.

Et pourtant, toute convention d'écriture s'accompagne de préventions ; dans l'encreux du légitime se dessine un silence dont les contours (dé)limitent la réflexion critique sur le façonnage des savoirs. Notre temps, inquiet de voir la scientificité des méthodes qualitatives de plus en plus souvent contestée, serait-il comptable de cette contraction du dicible ? On sait pourtant que la recherche qualitative ne parvient à restituer le sens que les protagonistes donnent à leur existence qu'à raison même de son ouverture vers l'univers des sensibilités et des matérialités, de la chair et du vivant, des expériences vécues. Faut-il relire Lorraine Daston et Peter Galison pour se rappeler l'origine de cet étrange renversement sémantique et épistémologique qui vit la signification des notions de (subject)ivité et d'(object)ivité inversée dans la première moitié du XIX^e siècle – le savoir scientifique étant dorénavant associé à une terminologie qui valorisait l'objet au détriment du sujet – tandis que la distance et le

¹ Pour ne citer que quelques références en langue française, voir Didier Fassin, Alban Bensou (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2008 ; Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La rigueur du qualitatif. L'anthropologie comme science empirique », *Espaces Temps*, 84-86, 2004, p. 38-50 ; Daniel Cefaï, *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010 ; Gilles Laferté, Paul Pasquali, Nicolas Renahy (dir.), *Le laboratoire des sciences sociales. Histoires d'enquêtes et revisites*, Paris, Raisons d'agir, 2018 ; Michel Agier (dir.), *Anthropologues en dangers. L'engagement sur le terrain*, Paris, Jean-Michel Place, 1997 ; Loïc Wacquant, *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone/Comeau et Nadeau, 2002 ; Marieke Blondet, Mickaële Lantin Mallet (dir.), *Anthropologies réflexives : modes de connaissance et formes d'expérience*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2017.

² Pour reprendre l'expression de Véra Nikolski, « La valeur heuristique de l'empathie dans l'étude des engagements « répugnants » », *Genèses*, 84 (3), 2011, p. 113-126.

³ Eva Moreno, « Rape in the Field: Reflections from a Survivor », dans Don Kulick, Margaret Willson (eds), *Taboo. Sex, Identity and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*, Londres, Routledge, 1995, p. 219-250 ; Cécile Cuny, « Violences sexuelles sur un terrain d'enquête », *Nouvelle Questions féministes*, 39 (2), 2020, p. 90-106 ; Julie Patarin-Jossec, « Un tabou résilient. Des violences sexistes dans la pratique ethnographique et son enseignement », *Terrains/Théories*, 12, 2020, en ligne ; Isabelle Clair, « La sexualité dans la relation d'enquête. Décryptage d'un tabou méthodologique », *Revue française de sociologie*, 57 (1), 2016, p. 45-70.

⁴ Emmanuelle Savignac, Vincent Rubio (dir.), « Le transmissible et l'intransmissible de la pratique ethnographique », *Terrains/Théories*, 12, 2020, en ligne.

désengagement des chercheur-es par rapport à leur terrain étaient érigés en conditions *sine qua non* de la production de savoirs robustes⁵ ? On doit également à L. Daston et P. Galison d'avoir rappelé qu'en sciences « dures » aussi, il n'est de savoir sans implication interprétative du sujet ; cette dernière, loin de faire entrave à la connaissance, en constitue un vecteur essentiel. Les savoirs sont situés, assurément, ne serait-ce que spatialement et temporellement ; complexes aussi, à la mesure du monde qui les voit naître. Réintroduire dans le périmètre de l'observation l'univers des choses et des êtres, les sens comme les corps, interroger les enseignements que livre leur intrication font partie des exigences du présent.

La gamme des non-dits demeure cependant béante. Que faire de ces données dont on a l'intuition qu'elles pourraient enrichir l'état des connaissances, mais dont les conditions de production sont perçues comme devant être tues, parce qu'elles engageraient le dévoilement d'éléments de la subjectivité des chercheur-es, la mise en évidence de pratiques illicites, ou celle de faits sociaux face auxquels les jeunes enquêteurs et enquêtrices se sentent impuissant-es ? Comment, en tant que jeune chercheur-e, envisager que les questions pertinentes puissent être autres et les clefs d'entendement fort différentes de celles transmises au gré d'un parcours d'études aux conventions intériorisées ? Que dire, qu'écrire lorsque le désir d'insertion dans un milieu professionnel invite à taire les énoncés dotés d'une faible légitimité au sein de son champ disciplinaire ? Comment, enfin, aborder les enjeux de sécurité sur des terrains dont les dangers, jamais nommés, ni même incidemment abordés en cours, ne rentrent pas dans les catégories usuelles du péril ? Telles sont quelques-unes des interrogations qui seront abordées ici.

Contexte : jeune chercheuse en immersion de longue durée sur des terrains est-européens ; affiliation disciplinaire : science politique ; objet de l'enquête : les modalités de définition et d'appropriation de la compétition politique à la faveur du passage d'un ordre de parti unique au multipartisme ; méthodes recommandées : observation participante en univers partisan et dans des mondes sociaux ordinaires ; réalisation d'entretiens qualitatifs relatifs aux préférences et choix politiques des enquêté-es auprès d'un panel jugé représentatif d'une cinquantaine d'interviewé-es.

Les situations dépeintes dans les pages qui suivent n'ont pas été expérimentées par l'auteure de ces lignes, assurément pas, ou pas totalement. Elles constituent un ordre des possibles produit à des fins réflexives, ouvrant sur des articles qui ne seront pas écrits, parce qu'il faudrait assumer de porter la « courbure de la parole politique » (Bruno Latour) jusqu'à sa brisure⁶. Elles soulèvent cependant des dilemmes méthodologiques que l'on souhaite partager : ces lieux où l'on n'aurait pas dû être et que l'on n'était pas formée à aborder ; ces données que l'on n'aurait dû collecter ; ces malentendus ayant suscité l'attention de mondes discrets, mais forts présents.

Configuration 1

Imaginons une jeune femme brune, corps énergique et fin, tombée amoureuse d'une mannequin qui, afin d'améliorer l'ordinaire de ses revenus, se rend régulièrement dans un pays du Proche-Orient où elle pose, pour des spots publicitaires semble-t-il, montres de luxe au poignet. C'est une amie. Imaginons un restaurant où la cuisine locale savoureuse est

⁵ Lorraine Daston, Peter Galison, *Objectivity*, New York, Cambridge, Zone Books, 2010.

⁶ Bruno Latour, « Si l'on parlait un peu politique ? », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 58, 2002, p. 143-165.

accompagnée de force boissons alcoolisées, de chanteuses aux voix aussi profondes que leurs jupes sont tourbillonnantes ; elles chantent, microphone en main, avant de circuler entre les tables. Les dîners se prolongent jusqu'au mélange des mélodies de la chanteuse et des voix des auditeurs et auditrices, corps professionnels et profanes hissés sur les tables. Comme il se doit – ou peut-être un peu trop, qui sait ? – le lieu est gardé par des personnels de sécurité filtrant les entrées.

Pendant des années, j'ai fréquenté ce restaurant sans me rendre compte qu'il disposait en fait de deux entrées : celle réservée aux consommateurs et consommatrices que le mouvement preste des jambes sur les tables suffisait à réjouir, et celle destinée aux clients plus sensibles aux clubs version *The Wire*, saison 1, aux éclairages laser nocturnes, aux piliers qu'enveloppent des corps sensiblement plus dénudés. Pour entrer, encore faut-il savoir, et pour savoir... C'est ici que la jeune femme brune vient régulièrement regarder danser celle qu'elle aime. La pièce est circulaire, la scène entourée de confortables banquettes. Les couleurs tirent sur le rouge et le brillant jusqu'à les épuiser. L'alcool l'a emporté sur la nourriture ; la clientèle masculine, sur la mixité de genre. Il ne se passe pas grand-chose. De très brefs échanges de regards ; un mot, glissé à un serveur. Une danseuse se retranche et cède sa place à une collègue. Elle reviendra une vingtaine de minutes plus tard. La situation n'est que faiblement lisible, sauf à savoir que le club est encerclé de chambres que le patron loue aux danseuses. Tout serait indiscernable, n'était cette amie qui connaît les lieux, les règles du jeu et les gardes du corps – ils doivent la trouver drôle, elle, amoureuse, d'une des « filles » ; ils la laissent entrer, flanquée d'une jeune femme aux cheveux longs ; peu importe, ils la connaissent. Rien ne serait déchiffrable sans cette présence attentive qui m'apprend à regarder, raconte les substances que les « filles » consomment pour « tenir », les conflits pécuniaires entre patrons et employées, les risques physiques du métier. Un chercheur homme aurait-il pu accéder à ce terrain ? Probablement. En tant que client putatif, effectif ? Les médiations féminines sont autres ; les récits recueillis, sans doute également.

Il y a cette connaissance blonde aussi, furtivement entrée dans le seul bar gay de la ville au bras d'un homme hétérosexuel. Elle réside dans un quartier périphérique. L'appartement, de facture modeste, ne présente aucun signe remarquable. Sa maman est là. Présentations polies. Nous discutons avant de lire dans le marc de café. Visite de l'appartement. La chambre à coucher étonne un peu, avec ces roses satinés, ces surfaces réfléchissantes sur les meubles et le miroir accroché au plafond. Ne rien comprendre, si souvent. « Viens, je t'emmène voir une amie. » Long trajet vers l'extérieur de la ville, un hôtel de luxe, au kitsch aussi spectaculaire que son opulence, une large piscine en extérieur ; les profondeurs bleues hypnotisent leur regard. Il fait beau. Les cous sont trop larges, les corps masculins oscillent entre muscles et surpondération. Une jeune femme brune est allongée sur un transat en maillot de bain auprès d'un homme tout en rondeur qui ne dit mot. Les deux amies se parlent, *small talk* ; la jeune femme brune regarde longuement l'étrangère. Laquelle attend patiemment. Sans comprendre qu'il s'agit d'une présentation, jugée, jaugée, saluée. Nouveau départ. Il y a ces phrases glanées ici et là. « De toute façon, avec les hommes, c'est toujours une affaire d'argent. Il y a ceux qui payent le dîner, t'achètent un manteau de fourrure, t'exhibent en vacances. Moi, je préfère une enveloppe et ma liberté. » Il y a ces appels téléphoniques d'hommes, toujours des amis, toujours différents. Les programmes changés au dernier moment. La voiture impeccable. « J'ai travaillé dans un bar en Suisse ; les conditions étaient parfaites. Le truc était de faire boire les clients. Si jamais tu voulais aller plus loin, tu le disais au patron. Mais si tu ne voulais pas, il ne t'obligeait jamais. Je pouvais choisir. Tout était impeccablement propre. Tiens, j'en ai rapporté ces lunettes de soleil. »

Les jours passent ; ou les nuits, devrait-on dire. Encore un café, presque vide, avec, au mur, un large écran qui diffuse des défilés de mode en boucle. On croise une autre jeune femme ; elle porte une coupe à la garçonne. C'est sa mère, migrante en Autriche, qui l'a fait venir quand elle avait 15 ans ; elle lui a appris le métier. Bientôt, la connaissance blonde sera en couple avec l'adolescente ; personne ne le saura bien sûr, enfin presque ; et c'est en couple qu'elles iront travailler. Pour demeurer ensemble, pour se protéger, qui sait ? Un jour, elles iront « fêter » la signature d'un contrat avec des clients influents dans une résidence luxueuse. Cela deviendra violent. Il faudra fuir à pied, de nuit, à travers la campagne, en espérant que personne ne prendra le temps de les rattraper. « Une fois, ça s'est mal passé. C'est une affaire de chance. J'avais un bon contact en Israël. J'y suis allée. J'ai pensé que ce serait comme la Suisse. Cette fois, j'ai vraiment cru que je ne m'en sortirais pas. Heureusement, j'avais un ami à l'ambassade. C'est grâce à lui que j'ai pu rentrer. »

Récapitulons : rétrospectivement, il est sans doute possible de dire que j'ai été en présence de situations de travail du sexe pouvant à tout moment basculer vers la traite des êtres humains ; de milieux économiques pratiquant une variété d'illégalismes ; de jeunes femmes qui se prostituent avec des hommes, mais vivent avec des femmes et les aiment.

Première question : Comment m'étais-je retrouvée là ? Le sujet de l'enquête ne s'y prêtait guère : « Et si on parlait un peu politique ? »⁷. Préférences électorales. Conception de l'échiquier partisan. Appréciation des rôles en politique. Confiance ou défiance envers les élus. Les éléments disponibles pour aborder ce secteur de la science politique balisé à l'Ouest étaient faiblement convertibles sur mes terrains. Recommandation avait été donnée de rencontrer des personnes de tout milieu et de tout âge. De faire l'expérience de l'immersion. Ce, d'autant plus qu'aucun ancrage lignager ne pouvait faciliter l'interprétation de l'environnement politique, social et culturel dans lequel j'évoluais, et qui évoluait lui-même tellement vite qu'il en devenait faiblement déchiffrable par ses protagonistes mêmes. L'heure était à des transformations radicales résumées de manière un peu sèche (et téléologique) par la désignation de « transition » à l'économie de marché et à la démocratie⁸. Le monde des gardes du corps, des sociétés de sécurité privée et des reconversions professionnelles contraintes sur fond de crise économique n'avait pas été prévu dans le « package » retour au pluripartisme et thérapie de choc.

Puis, soudain, la deuxième question : que faire de ces données ? Comment les retranscrire dans des carnets de terrain que l'on croyait réservés à des faits autres ? À qui en parler et dans quel registre ? Comment les écrire, quand il était impossible d'en restituer les conditions de production, sinon à feindre un talent d'enquêtrice héroïsée ? Sinon à oublier que chaque information, ici euphémisée, avait été livrée sous le sceau du secret, d'une confiance inquiète qui ne pouvait être trahie. Opter pour des propos de contexte, viser la montée en généralité, les convertir en catégories sociologiques légitimes ? En vérité – mais il fallut quelques années pour que cette vérité puisse être énoncée – que pouvait-on comprendre du rapport au politique en ces années-là, sans le rythme lent des nuits et celui, précipité, de l'inflation, sans l'ennui et l'alcool, sans la peur diffuse, sans les règlements de compte ? « Alors, ex-communiste ou

⁷ La formule fait ici écho non au texte de Bruno Latour mais à de lointains souvenirs de cours de méthodologie d'entretien non directif. Une seule et unique consigne était donnée aux enquêtés dont il était escompté qu'ils et elles déploieraient, spontanément, un récit de leurs engagements et représentations du politique. Appliquée à des terrains encore récemment autoritaires, la méthode suscitait... une aphasie prudente.

⁸ Des usages de cette terminologie et de ses conséquences sur l'entendement des changements, Michel Dobry fera un savoureux récit critique quelques années plus tard. Michel Dobry (dir.), « Les transitions démocratiques regards sur l'état de la "transitologie" », *Revue française de science politique*, dossier, 50 (4-5), 2000.

anti-communiste ? » À l'époque, un sigle « port d'armes interdit » était dessiné à l'entrée de presque tous les cafés et restaurants de la capitale. Entre deux discussions légères, au cours d'un dîner, un échange de coups de feu tout à fait professionnel avait donné l'opportunité de découvrir, impromptu, et de s'interroger, très sérieusement, sur les modèles de paires de chaussures pour femmes et hommes d'une tablée retranchée à terre. Le restaurant avait été plongé dans le noir pendant quelques minutes. Puis la lumière était revenue. Une vodka ? « Et si on parlait un peu politique ? »

Configuration 2

On a co-loué un appartement. Le garçon est gay. La crise économique semble fournir le seul horizon ; il est sans emploi ; tout le monde boit, un peu trop, beaucoup, énormément en fait. Le soir, presque tous les soirs, il sort arpenter les rues ; parfois il rencontre quelqu'un ; de l'argent arrive à la maison. Il y a les heures diurnes aussi. C'est délicat car les deux chambres se jouxtent, et un unique couloir conduit vers la salle de bain et les toilettes. Certains jours, un interdit absolu s'élève : « Ne te montre pas ou tu es morte ». Le client est une figure renommée des réseaux criminels. Hors de question qu'une information relative à son homosexualité circule. Alors, on attend, cloîtrée, que le passage redevienne libre et sûr. Il y a des moments plus légers évidemment. Comme ceux passés avec ce douanier à l'appartement aussi excentrique que délicieux ; ses revenus excèdent largement la rémunération directement liée à son métier. Rien de particulier ; juste une affaire de canaux de passage vers l'Ouest. Des opportunités. Il est charmant. Il mourra dans un accident de voiture prématurément.

Et puis, quelle idée d'aller fréquenter cette boîte de nuit à la mode ? La meilleure musique qui soit, certes ; le lieu où il faut être, avec ce mélange de journalistes, d'artistes, d'hommes politiques et de figures influentes, certes. Mais, enfin. Le garçon me l'a fait découvrir. Des trans y chantent, applaudis par la foule. Une de mes amies a sympathisé avec un-e chanteur-euse ; son père se travestissait ; il s'est suicidé. La vie est difficile, avec les traitements à payer, l'espoir des opérations, les dettes, mais tant que la boîte de nuit est là, l'artiste en transition M to F tient. Deux ans plus tard, les publics se seront lassés ; ou les patrons. Certaines nuits, l'amie continuera à aller voir en taxi celle qui se prostitue désormais en bord de route pour payer sa transition. Il fait vraiment froid, l'hiver.

En ces temps-là, on rencontrait la fine fleur de la société dans le club. Y compris un moine orthodoxe. En semaine, il se vouait au religieux dans un monastère de province ; le week-end, il venait danser. Mon ami était devenu son amant. Pourquoi ne pas aller lui rendre visite ? Les lieux sont d'une beauté éblouissante, pierre médiévale épurée, dépouillée, isolée. Dans la cour intérieure, une Mercedes noire aux vitres teintées. Le contraste avec le mode de vie impécunieux des moines est saisissant. Il se murmure que des reliques et des objets de culte seraient remplacés par des copies. Confidences d'oreiller. Des liasses de billets à côté du lit du moine. Quelques années plus tard, des journalistes évoqueront ces trafics d'œuvres religieuses à l'occasion du décès d'une des grandes figures du milieu dont la carrière avait débuté dans l'import-export orthodoxe – premier ou second degré, c'est au choix.

Reprenons : il est question, peut-être, de trafic du patrimoine religieux ; de douaniers que la frontière enrichit ; de milieux criminels dont l'affichage viril interdit la mention de sexualités gay ; de vies exploitées, puis brisées ; d'une jeunesse que son recours à une sexualité rémunérée met en relation avec un maillage de figures qui seraient sinon restées inaccessibles à l'enquêtrice. Comment travailler ce matériau ? Comment lui donner place dans une pensée

de l'ordre politique fêrue d'analyse des programmes électoraux et de sociologie du vote ? L'idée, innocente, d'un article de presse fut caressée ; le texte, rédigé sur un sujet connexe. Et puis, il y eut cet appel téléphonique au garçon. Juste une petite mise en garde. Si le papier sort, l'auteur pourrait avoir des problèmes. Le rédacteur en chef avait l'air nettement moins inquiet ; il a proposé que le texte soit anonymisé. Le refus a été hésitant, mais définitif. À l'époque, les promenades d'étrangères en monastère de province étaient peu coutumières. La journaliste *free lance* s'est par la suite spécialisée dans les récits de vies étudiantes.

Comment se protéger ? Il faut avouer que cette interrogation n'est apparue que tardivement dans le cours de la recherche. À l'époque – sans Internet, sans téléphone portable –, il n'existait pas de séminaires « retours de terrain », d'ateliers d'écriture doctorale, d'équipes aux savoirs pluridisciplinaires invitant à explorer l'entrée, le maintien sur et la sortie du terrain. De cadre dans lequel interroger la gestion des risques dans des pays et sur des thématiques qui en étaient supposément dépourvus. Les dangers pris en compte concernaient les États en guerre, pas les collusions entre secteurs politiques, économiques et criminels. Il y avait bien eu cet incident, enfin, cet assassinat, enfin, celui du Premier ministre, devant l'entrée de son domicile, en plein jour. Une vilaine histoire d'intérêts divergents dans le secteur énergétique, entre pays frères. Le lendemain, je tentai de mener un entretien informel avec un proche du Premier ministre au cours d'un dîner. Il était mutique, évidemment. Moi, je prenais des notes sérieuses sur la structuration du champ partisan et délivrai peu après à Paris une intervention très distanciée sur la crise de l'État, les mobilisations sociales et la répression politique. J'avais eu la chance de quitter une manifestation en pleine nuit, deux heures avant une répression sanglante. La police avait poursuivi les manifestants jusque dans les ruelles latérales. Comme il était facile de glisser face à un réel qui apparaissait surréel, considéré depuis Paris. Un léger effet de dissociation ? Allons, « et si on parlait un peu politique ? ».

Configuration 3

Nous sommes trois, deux hommes et moi – trois fois et demie mon âge à eux deux –, assis sur un toit autour d'une table ombragée. Il fait beau ; le souffle de l'air est léger. Il y a cet homme que je ne connais pas, mais avec qui je dois impérativement faire connaissance m'a dit un ami, ou plutôt une connaissance. Depuis quelques années déjà, ce dernier est toujours là lorsque j'ai besoin de lui, toujours prêt à me faire accéder à des sources précieuses pour la conduite de mes recherches doctorales. Il est d'une efficacité remarquable. Aucun document classé secret ne lui résiste. Les ordinateurs pas davantage. Lorsque je ne suis pas sur place, il prend de mes nouvelles par téléphone, de loin en loin. J'avoue ne pas savoir exactement comment nous nous sommes rencontrés. Il fait partie de ces personnes que tout-e jeune chercheur-e croise sur son terrain, je suppose. Ils sont là et y demeurent, comme si leur présence relevait de l'évidence. J'avais guetté un éventuel intéressement sexualisé : aucun. Des tentatives pour obtenir un rapprochement par alcool interposé – elles étaient si fréquentes que leur absence aurait dû me surprendre. Rien. Nous étions devenus amis. En cette journée de printemps, c'est lui qui a organisé la rencontre.

Café et boisson sucrée en main, nous parlons de choses et d'autres, avant que la discussion ne glisse vers l'industrie d'armement locale, ses succès au temps de la guerre froide, ses performances récentes. Et que nous n'en venions à parler d'abeilles. Il me faut quelques minutes pour chasser les abeilles qui s'obstinent à voleter dans ma tête et comprendre qu'en fait, nous sommes en train de discuter d'un système de défense auquel a été donné un acronyme littéralement piquant. Je tente désespérément de suivre la description détaillée de

ses performances – sujet sur lequel mon incompetence est abyssale – et commence à me dire qu’il va falloir que je comprenne comment je me suis retrouvée là, moi qui mène des recherches doctorales sur le retour au pluripartisme dans un pays anciennement communiste. Je crois que mon interlocuteur aussi commence à se demander ce que nous faisons là, tous les trois, qui je suis exactement et s’il n’y a pas eu erreur sur la personne. Quelques minutes plus tard, il met un terme courtois à nos échanges et mon « ami » et moi redescendons nous fondre dans la rue.

Se pourrait-il que j’aie été tenue pour une personne ayant des accointances au sein du ministère de la Défense ? Ou que persiste, en ce pays postcommuniste, la conviction remarquablement décrite par l’anthropologue américaine Katherine Verdery au sujet de ses recherches en Roumanie communiste⁹ selon laquelle les chercheur·es venu·es d’Occident sont tous et toutes potentiellement affilié·es à des services de renseignement ? Les conflits qui ont ébranlé les Balkans dans les années 1990 ont vu maints militaires et civils prodiguer leurs savoirs en matière de maintien de la paix. Le financement de la société civile par des fondations occidentales est tenu pour une influence extérieure potentiellement ambivalente. Serait-ce cela ? Ces petits riens dont aucun compte n’a été tenu dans la préparation de mon terrain. Le fait que j’aie enseigné à l’université dans le cadre d’un projet financé par la fondation Soros ? Que j’aie obtenu par son truchement un appartement qui s’est révélé avoir été l’une des résidences de l’ambassade des États-Unis à l’époque communiste et en avoir gardé dans ses murs quelques microphones judicieusement répartis ? Que j’aie rédigé un rapport sur l’avenir de l’armée et de la nation dans mon pays de prédilection ? Personne n’avait jamais évoqué devant moi la question des libertés académiques, de la surveillance ou d’éventuelles pressions. Ni suggéré que les institutions ont leurs logiques interprétatives propres, additives en quelque sorte : une étrangère (il y en avait alors si peu), sans filiation locale, sans mari natif de cet État, sans raison particulière de s’intéresser à ces lieux, qui s’y installe pendant de longues années pour étudier les partis politiques. Est-ce bien sérieux ? Une étrangère travaillant pour une fondation américaine et écrivant ponctuellement pour un ministère, parlant trop de langues, sillonnant trop souvent la région, inlassablement curieuse et enthousiaste. Au moment de recevoir ses nouveaux papiers d’identité, une amie m’avait dit avoir été longuement interrogée sur moi. Je n’y avais guère prêté attention. On ne voit que ce que l’on regarde. « Et si on parlait un peu politique ? »

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite et involontaire.

Nadège Ragaru est directrice de recherche à Sciences Po (CERI-CNRS), où elle enseigne, entre autres, l’histoire transnationale des procès pour crimes de guerre et les méthodes qualitatives en sciences sociales. Ses recherches portent sur la Shoah en Europe du Sud-Est, le traitement judiciaire des crimes anti-juifs, l’histoire culturelle du socialisme à l’Est, ainsi que la gestion différenciée des illégalismes au sortir du communisme. Ses publications récentes comprennent : *Bulgaria, The Jews and the Holocaust: On the Origins of a Heroic Narrative* (Rochester : Rochester University Press, East and Central Europe Series, Series Editor Timothy Snyder, 2023) ; « “There’s no Place Like Home”: “Return Policies” for Trafficking Victims in Bulgaria, » dans Mathilde Darley (dir.), *Trafficking and Sex Work. Gender, Race and Public Order*, London, Routledge, 2022, p. 84-100 ; « Forging Capitalism: A Bulgarian Case-Study », dans Gilles Favarel-Garrigues and Jean-Louis Briquet (eds.), *Organized Crime and States. The Hidden Face of Politics*, New York, Palgrave & MacMillan, 2010, p. 117-146.
nadege.ragaru@sciencespo.fr

⁹ Katherine Verdery, *My Life as a Spy. Investigation in a Secret Police File*, Durham, Duke University Press, 2018.